

Configurations spatio-identitaires dans *Le Boulevard périphérique* de Henry Bauchau¹

Liliana Foşalău

Abstract: *Henry Bauchau is a writer whose work and life cover the most important events of the 20th century. There are two ways of reading History in his novels, plays and poetry anthologies: firstly, there is a personal story, secondly, there is “la grande Histoire” (the great History), as the writer likes to call it. On the canvas of the world, history “weaves” individual charming stories, very often auto- and allo-biographic plots, where the writer dedicates a lot of importance to space. Le Boulevard périphérique is a novel published in 2008 in which the author, on a biographical background of exciting and varied stories, often fictionalized, questions the two major faces of history: the individual and the collective one, highlighting their dramatic dimension, the importance of writing and the salvation through art. One of the most important aspects of the novel is the very poetic analysis, where autobiography and fiction merge, of the space-identity relation in the becoming of the person.*

Keywords: *biography, writing, history, space, knowledge.*

Introduction

Né en Belgique en 1913, Henry Bauchau traverse, de sa vie et de son écriture, avec élégance et force spirituelle à part, notre bien tourmenté XXe siècle. Il a vécu et écrit en Belgique, en Suisse, en France, pour se faire lire actuellement dans tout le monde francophone. Ses textes (romans, recueils de poèmes, pièces de théâtre, journaux, essais) sont traduits en plusieurs langues, comme une modalité de dire l’appréciation dont jouit l’œuvre dans son ensemble, et l’attention critique spéciale que l’on y porte. Bauchau traverse le siècle (et le franchit) au cœur de toutes ses turbulences, l’enfance passée dans un climat d’insécurité et de catastrophe, la jeunesse coincée entre les deux conflits mondiaux, la pleine maturité engagée à porter les combats de la certitude, du redoublement de l’activité d’écriture par celle de psychanalyste et de psychothérapeute, d’accomplissement par le Verbe, à la suite de la « Révolution intérieure » (Myriam Watthee-Delmotte).

Du recueil *Géologie* (1958) à *L'Escalier bleu* (1964) ou *Œdipe sur la Route* (1992), jusqu'au *Boulevard périphérique* (2008), la démarche scripturale et analytique de la quête du moi s'approfondit et se nuance, en enrichissant ses portées et significations, tout en facilitant le passage de la connaissance de soi à la connaissance d'Autrui et l'inverse, une forme de communication authentique moyennant la littérature, le mot et leurs valeurs. Cette démarche ne s'éloigne jamais du sens du parcours, du devenir et de la découverte, auxquels on ajoute, avec un profit intellectuel et affectif facile à constater, l'interrogation et la valorisation de l'espace.

Histoire de sa propre vie en relation avec d'autres histoires, d'autres vies, modalité personnelle de dire l'Histoire, l'œuvre littéraire d'Henry Bauchau est marquée par « l'enchevêtrement des routes du vingtième siècle occidental, période de foisonnement, de perte de repères et de vertige » (Myriam Watthee-Delmotte : 1994, p. 117). Un siècle comme une vie, une vie comme le siècle qu'elle a parcouru et dépassé, faits tous les deux de routes et déroutes entre lesquelles le sujet en quête de soi invente et s'invente, tout en gardant des repères qui nous épargnent les écueils des inévitables errances qu'entraîne la quête identitaire en ces temps où les pertes s'accumulent, où les distances physiques se rétrécissent, au « profit » des distances intérieures qui fondent notre condition de nouveaux étrangers.

Une place spéciale est réservée, au cœur de la quête identitaire, à l'espace, en étroite relation avec la mémoire et ses détours facilités par une écriture où le réel et le fictionnel s'entrelacent et se relancent, afin de renforcer l'édifice scriptural, comme le montre aussi son roman qui fait l'objet de cette étude, où le double conditionnement individu - espace engendre des configurations qui peuvent aboutir à de nouvelles interrogations et approches poétiques de l'espace.

*De l'individuel comme du collectif, ou
la guerre comme un espace-temps
marquant l'individu et son parcours*

Venu au monde à l'aube du premier conflit mondial, Henry Bauchau aura vite à subir les traumas de l'histoire. À l'âge de trois ans il est séparé de ses parents et se retrouve auprès de ses grands-parents maternels, à Louvain, lors de l'invasion allemande qui marquera

indélébilement la mémoire de l'enfant. Des témoignages de cette première déchirure, sous des formes différentes, tantôt directes, tantôt allusives, sont nombreux à trouver dans *La Déchirure*, *Le Régiment noir*, *Heureux les délirants*, *Le Boulevard périphérique*, etc.

Dans un enchevêtrement temporel, spatial et identitaire qui surprend par ses jeux et perspectives, l'écrivain donne à lire l'Histoire à partir d'un petit fait vrai, d'un souvenir, d'une réflexion, tout s'inaugurant dans des lieux qui ne peuvent passer inaperçus par le lecteur. Ce qui attire l'attention, c'est d'abord leur haute fréquence dans le texte, et, par la suite, une manière spéciale de soutenir l'idée d'enchevêtrement, de trame, le fait qu'un lieu évoque un autre, fait penser à un autre, ou mène à un autre lieu. On remarque sans difficulté une prédilection de l'écrivain pour les connexions spatio-temporelles qui configurent un parcours existentiel. Ainsi, par exemple, dans le premier poème du recueil *La Sourde Oreille ou Le rêve de Freud* (1978)²: « C'était l'automne, / C'était l'automne des provinces natales... Ta mère ne t'avait pas initié, ne t'avait pas invité à la vie (...). Hitler a fondu sur l'Europe, il a troublé un peu, beaucoup, tous les calculs ». La force de la mémoire s'exprime avec une intensité égale à celle des événements qui ont marqué, par leur gravité, la vie du jeune homme à ses 19 ans : « Je suis toujours dans cette vallée verte, je remonte les mois d'octobre brabançons / je retourne au temps qui n'est plus, je me retrouve au temps qui est : j'ai dix-neuf ans (...). Tout est emprisonné » (II / *La Sourde Oreille* ...).

Les jalons textuels sont déjà bien fixés : temps, espace, individu (souvent un *moi*, une ou plusieurs identités). Le roman *Le Boulevard périphérique* semble reprendre en grandes lignes ce schème. L'incipit en est la preuve la plus convaincante:

Tandis que le métro m'emporte vers la station du fort d'Aubervilliers où je prendrai le bus pour Bobigny, je pense à ma famille telle qu'elle était dans mon enfance. La famille, les années lointaines que j'ai encore connues, c'est cela surtout qui intéresse Paule lorsque nous parlons ensemble à l'hôpital. Les racines, les liens entremêlés, les façons de vivre de ce clan [...] avec qui elle a conclu alliance. (*Le Boulevard périphérique*, p. 9)

On a donc un déroulement temporel (tandis que...), un cadrage spatial (la station du fort d'Aubervilliers et celle de Bobigny) et la présence d'un sujet lié à un autre sujet (le *je* de l'écrivain narrateur-

témoin et Paule, sa belle-fille) – ce que nous étudierons sous la perspective de la question identitaire annoncée dans le titre.

On remarque une première référence à la Seconde Guerre dès la première page du roman, malgré l'illusion de réel (présent du récit, présent de la vie du narrateur) qu'instaure l'incipit. Un détail du présent (la physionomie de Paule, atteinte de cancer) déclenche l'irruption du passé dans la mémoire de celui qui raconte, et, simultanément, dans le texte, au moyen la figure d'un ami de jeunesse:

Stéphane, s'il avait vécu, s'il n'avait pas été assassiné en 1944 par les nazis, serait-il devenu chauve ? Je le verrai toujours tel qu'il était à vingt-sept ans, et dans ma mémoire il n'aura jamais été touché par le temps. Il me semble qu'il entre avec moi dans la chambre de Paule, avec ses yeux très bleus, ses cheveux blonds, sa taille haute, son sourire bref. Un homme de l'acte. (*Ibidem*)

La jeunesse de l'écrivain – homme de la cité – est, dans les circonstances de la guerre, l'occasion du combat contre la propagande nazie et la déportation, lors de l'implication dans l'activité des VT (Les Volontaires du Travail). Vers cette époque Henry Bauchau gagne la Résistance armée. De nombreuses références à cette période sont à trouver dans *Le Boulevard périphérique*, où la résistance est un concept vital qui organise l'être et le définit en rapport avec un espace-temps variable, dans le roman, avec les circonstances et les tranches de vie examinées, réactualisées, toujours assumées. On a, d'une part, l'hôpital et le présent de l'écriture et d'une partie du récit – associés à la résistance comme effort dans l'épreuve, et, de l'autre, les lieux de la guerre et le passé, associés à la Résistance. Parmi ces lieux du passé on rappelle les Ardennes et la Meuse, et l'on souligne déjà l'importance que l'espace rocheux (la montagne) et l'espace aquatique auront dans le roman pour l'évolution des personnages dans leurs marches individuelles, sur la toile de fond du déroulement de l'histoire.

Au sortir de la guerre et d'autres désastres intérieurs, (vers 1946), Henry Bauchau vient à Paris pour tenter l'expérience de la psychanalyse, dans les conditions d'un désarroi personnel profond. Paris sera ainsi pour une période un « lieu de torture intérieure, mais aussi un creuset où se régénère son âme » (Myriam Watthee-Delmotte : 1994, p. 14). Il traverse une période d'échecs répétitifs qui ébranlent ses certitudes et en déstabilisent les repères. Les marques de

son activité de psychothérapeute³, d'homme qui accompagne l'autre dans sa souffrance en essayant de comprendre et de se comprendre soi-même pour améliorer la vie, en vue d'un dépassement, apparaissent souvent dans *Le Boulevard périphérique*, où un des espaces majeurs de l'action est l'hôpital, et le grand ennemi que l'on doit vaincre, la souffrance.

Dans le roman, comme parallèlement dans la poésie, il cherche à inscrire l'angoisse dans un destin collectif, celui de sa génération désabusée par la guerre. Si dans un poème du premier recueil (*Géologie*), le poète fait entendre la voix désenchantée de celui pour qui le ciel est vide et le monde un théâtre où nous jouons un triste rôle (*Selon Pilate*), dans *Le Boulevard périphérique* la voix mûre de l'homme rompu aux épreuves de la vie affirme la nécessité de la résistance dans la souffrance, en vue d'un dépassement et d'une compréhension supérieure du sens de l'existence. On est aussi en présence de ce processus de constitution de *l'identité narrative* qui s'intéresse, comme on le sait, à la mise en scène de soi par le biais d'une mise en intrigue de soi et des autres, de soi en rapport à l'Autre, par le truchement d'une série d'opérations narratives qui aboutiront à une identité mouvante, de son vrai nom *ipséité* (selon Paul Ricœur).

Coordonnées thématiques

Inspirée par le passé, l'œuvre de Bauchau suit le cheminement de l'analyse qui permet d'aller vers le futur à travers l'évocation du passé (personnes, événements, lieux y compris). Mais, ce qui est le plus important, c'est que l'œuvre analysante, interrogatrice, relie entre elles les couches profondes d'un être brisé, opération mise en œuvre par une poétique du nœud, non sans rapport avec celle du parcours, sur laquelle nous étayons la spécificité de la poétique de l'identité chez Bauchau⁴. Une lecture censée valoriser les couches profondes de cette écriture devrait se situer sous le double signe d'une poétique de l'identité et de *l'anthropoïésis* (Jean Bessière) comme poétique de la transindividualité, en étroite relation avec l'espace, la mouvance, l'encrage et le départ, le parcours de vie.

Dans une conférence donnée à l'Université de Louvain en 1987⁵, l'écrivain explique son choix de la poésie dans une étape de son existence: « [...] Parce qu'elle me reliait à des couches plus originelles de ma géologie personnelle ». Ces mots pourraient constituer un point

de départ pour la qualification à attribuer à ses écrits. Serait-on, avec l'accent mis sur le moi, sur la mémoire, sur la reconstruction de l'identité, en présence de l'égo-littérature (Philippe Forest), de l'auto-fiction ou de la classique écriture autobiographique? Ses romans, ses pages de journaux, les recueils de poèmes attestent du vécu qui a présidé à l'écriture. Mais celui qui écrit sa vie inévitablement se dédouble, tout en devenant à lui-même un autre, figure plus ou moins fictive, dont le roman dira les aventures, parcours, métamorphoses. Cette posture du narrateur, témoin et acteur de sa propre vie, nous est fournie avec toute la complexité des voix narratives qui s'y mêlent dans *Le Boulevard périphérique* à travers quelques formules privilégiées : la biographie, l'autobiographie, l'allo-autobiographie⁶, le témoignage, le monologue intérieur, la rétrospection, l'interrogation philosophique.

Toute une thématique du retour et du temps et, implicitement, une poétique de la mémoire sont à l'œuvre dans les poèmes et dans les romans d'Henry Bauchau, comme pour valider aux yeux de tout lecteur le sens de la déchirure et la reconstruction de soi après la déchirure. Le tourment du passé, de ce qui reste comme blessure d'un passé, se dit à travers les poèmes de plusieurs recueils et cycles, mais on a considéré quelques extraits de *La Sourde Oreille* comme représentatifs pour la manière très personnelle et ancrée dans le temps de dire le mal : « Je retourne au temps qui n'est plus, je me retrouve au temps qui est: j'ai dix-neuf ans. (...) Tout est emprisonné... / Tout ce monde appauvri, encerclé, défendu, cette / famille emprisonnée... » (II - *La Sourde Oreille*...). Dans le poème V de la même série: « Nous sommes en décembre, en l'année mille neuf cent trente-deux et vous savez déjà / Qu'Hitler va prendre le pouvoir, va déclencher l'Histoire / dans vos pauvres histoires ».

L'obsession du temps, métamorphosé parfois en demeure, en espace de vie, d'intimité, trahit non seulement une problématique très complexe et profonde de l'existence, mais aussi l'attention spéciale que l'écrivain consacre à la fragilité de l'être soumis aux limites de la temporalité et à d'autres limites, au moi fragile et fragilisé par tant de circonstances et de tourments: « Le temps, qui fut la haute et spacieuse demeure, / la maison blanche entre les bras du vert profond (...) / le temps, qui fut si vaste et tremblant, rétrécit. / Le temps est mesuré, écoute, il est plus tard / il est déjà plus tard que l'arbre ne le sait » (*La Demeure*).

Un autre poème, cette fois-ci du recueil *La Maison du Temps*, où le titre même parle de configurations spatio-identitaires, dit la même conscience éveillée de la fragilité du moi, de la mort qui guette, du temps qui se rétrécit et qui nous rapproche de ce lot commun, la mort – indestructible *maison du temps*.

Un lieu majeur de l'écriture de Bauchau, c'est la déchirure. Il y a chez lui une obsession de la déchirure comme partie prenante du processus identitaire, dans le vécu comme à l'écrit. *La Déchirure* est son premier roman (Gallimard, 1966). Dans *L'Écriture à l'écoute*, l'auteur avoue : « Ce livre a commencé au moment où j'ai pu dire Je » (Henry Bauchau : 2000, p. 16). Ce roman, comme *Le Boulevard périphérique*, trouve sa source dans le vécu personnel de l'auteur. À travers *La Déchirure* et ses personnages (la mère agonisante, la douce servante Mérence et la Sybille) se cristallise l'identité du narrateur meurtri par la carence de l'amour maternel, un trauma qui le marquera pour toute la vie et qu'il essaie de guérir, de transmuier poétiquement dans la création de personnages vivant le dévouement comme état immanent à la condition féminine (la mère de Paule, mais aussi Argile, La Marguerite, ou autres figures de femmes).

Le journal des années 2002-2003, paru en 2007 s'intitule *Le Présent d'incertitude*. Les journaux, au-delà de leur rôle classique de nous situer dans l'aventure intime et spirituelle de l'auteur-sujet, dévoilent des aspects importants pour l'édification de l'ensemble de l'œuvre, du moi, à travers le parcours de certains « personnages ». C'est aussi ce qui arrive dans *Le Boulevard périphérique*, roman qui montre l'émergence de la biographie de Bauchau (de l'autobiographie) dans et moyennant le processus de construction identitaire de l'ami Stéphane et de l'officier Waffen, Shadow, où les trois histoires personnelles sont intégrées à la grande Histoire.

On a pu remarquer, en rapport avec l'idée de parcours qui se dégage partout dans l'œuvre de Bauchau, une symbolique du mouvement, de la régénération perpétuelle, omniprésente dans les textes. Cette constante n'est pas étrangère à celle du thématisme du nœud et du dépassement, à la réalité de la traversée des déserts de l'existence, comme le montre le poème *L'Escalier bleu* : « Les nœuds du cœur, les nœuds de l'âge et ceux des mots / Tout noués sont encore à l'ancienne demeure / Où j'ai vécu parmi les chambres familières / L'amour du monde avant sa chute dans le froid ». Le boulevard emprunte aussi parfois, dans son déroulement spatial, une valeur symbolique semblable à celle du nœud.

L'écrivain montre une préoccupation spéciale pour l'espace, les lieux, non sans rapport avec la quête identitaire, comme on l'a déjà précisé. Les nombreuses et difficiles tentatives de connaître la structure intellectuelle et psychique de Shadow, par exemple, passent par l'explication des coordonnées de l'espace auquel il appartient par son identité:

Shadow était un Russe blanc, ayant passé son enfance et sa jeunesse depuis 1919 dans notre petit pays. Profondément étranger à nous, par l'immensité de son territoire intérieur, par l'énormité de son histoire impériale, alors que nous, gens de la mer du Nord, du vent et de la pluie, nous consacrons notre temps à édifier patiemment notre vie à nous. (*Le Boulevard périphérique*, p. 117-118)

Les lieux et leurs voix ou présences disent beaucoup plus que l'extériorité, ils affirment leur dimension intérieure. On remarque l'importance attachée aux espaces intérieurs, où une place spéciale est réservée aux chambres des maisons de l'enfance, avec leurs inmanquables *fenêtres d'images*, comme possibilité de retrouver la chaleur perdue du monde, par l'enfant encore enfant, et devenu entre temps adulte. Deux espaces occupent principalement *la scène de l'écriture* : « la maison chaude » – celle de la lignée maternelle, et « la maison froide » de la famille paternelle, entre lesquelles les distinctions sont bien tracées (Myriam Watthee-Delmotte : 1994, p. 32). Toute une symbolique du chaud et du froid permet d'évoquer la souffrance qui résulte de l'expulsion de la maison de l'enfance comme maison du temps heureux, pour reprendre la formule de cette originale configuration spatio-temporelle, *la maison du temps*.

Ailleurs dans l'oeuvre, et l'on réfère principalement aux recueils de poésie, on parcourt les espaces extérieurs, lieux géographiques connotés aussi intérieurement, espaces que suscite la mémoire (Budapest), espaces qui favorisent l'évasion, la quête (l'Asie et l'Amérique), le refuge (la Bretagne), espaces mythiques, terres légendaires (comme Babylone, Jéricho, Jérusalem), sans oublier les terres de naissance, la Flandre, les champs wallons, les terres du vécu de la maturité (la montagne suisse).

D'une traversée à l'autre, d'un espace à l'autre, ce qui demeure pour les unir et pour faciliter le parcours du moi et celui du lecteur, c'est l'idée d'une nécessaire avancée, d'une édification intérieure, à la suite de la traversée des épreuves, des déserts qui peuvent être situés

n'importe où, là où la guerre a fait ses ravages, où l'homme a été abandonné, où il s'est retrouvé seul, trahi, parfois incapable de se relever pour aller plus loin, ce qui est, dans l'optique de l'écrivain, obligatoire pour *se conquérir*.

Configurations spatio-identitaires – modalités d'approche

Les sources du moi, comme son parcours ultérieur, sont à repérer dans un cadrage spatio-temporel. L'individu devenu ce qu'il est au moment où il parle est le résultat d'un processus d'innombrables transformations liées, à des degrés différents, aux époques traversées et aux espaces qui ont contribué, parfois plus que l'on n'imagine, à l'édification d'une identité. C'est dans le cadre de ce processus très dynamique que l'on doit lire l'entrelacement, chez Henry Bauchau, du discours fictionnel et de celui mémoriel, du discours identitaire et de celui sociétal, de la réflexion philosophique et de l'analyse, tout s'énonçant dans ce texte devenu lieu d'une présentification du passé, et, simultanément, d'une transfiguration salutaire du présent comme temps d'accomplissement par le parcours, par le vécu, quel qu'en fût son poids.

Les liens existants entre mémoire identité et espace ont souvent fait l'objet d'étude d'importants noms de la philosophie et de la poétique. Rappelons ici seulement Bachelard et Ricœur. Les souvenirs dans l'interprétation de la *poétique de l'espace* chez Bachelard se rattachent à l'espace habité. Ricœur propose dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, une évaluation de la relation extérieur / intérieur, plus exacte-ment espace extérieur et mémoire.

Les espaces mémoriels occupent chez Bauchau une place très importante dans la configuration du processus identitaire basé principalement sur l'analyse, la déconstruction, le dépassement, la refondation, la connaissance par l'épreuve et son acceptation en vue d'une valorisation artistique ultérieure. Les conversations avec Paule sur son lit d'hôpital tournent souvent autour de l'espace et du temps comme dépaysement et possibilité de franchir le présent et son lot de limitations:

Je tente de parler, et, ne sachant que dire, j'évoque le temps de mon enfance, car je sais qu'elle aime ce dépaysement, le sentiment d'avoir des

racines dans la terre, dans des maisons, dans des familles comme étaient celles de ce temps-là. (*Le Boulevard périphérique*, p. 63).

Dans le roman qui a constitué l'objet de notre réflexion, on a plusieurs lieux (dont deux sont majeurs : l'hôpital et le boulevard, avec les variantes couloir, voie, chemin), deux temps principaux (le passé et le présent), et plusieurs parcours identitaires (Paule, Stéphane, Shadow et le narrateur même).

Le texte débute par un repérage spatio-temporel qui n'est pas ancrage (dans le sens classique de fixation), mais une configuration qui trahit déjà la trame du roman, faite d'allers et retours dans le temps et dans l'espace, d'enchevêtrements de destins, de l'idée même de parcours et d'effort renouvelé de vivre et d'accepter la réalité, on oserait dire une réécriture très discrète du mythe de Sisyphe. Le chemin est directement associé à la conquête de soi, à l'évolution, comme on peut le lire chez Bauchau à partir déjà des *Deux Antigone* (dans *Poésie 1950-1986*), d'*Œdipe sur la route* (1990) ou bien *Sophocle sur la route* (1994). On est donc en présence d'un espace (Paris), d'un temps (la durée du voyage) et d'une identité (le je du narrateur-personnage-témoin).

Le roman n'est pas étranger à un type de structure affectionnée par son auteur: le labyrinthe. Il y a ce rapprochement d'images dans le roman, le boulevard encombré de voitures donnant à celui qui le parcourt l'impression d'un labyrinthe sans issue. C'est évidemment lié aussi au thématisme de la quête (et tout spécialement de la quête identitaire), de l'errance, du parcours. Les occurrences du boulevard y sont très nombreuses, en concordance avec la mouvance du narrateur-personnage. On leur attribue des valeurs sémantiques très proches de celles du parcours vital. En fait, l'action réelle, tout comme celle fictive du roman, évoluent entre ces deux « jalons » existentiels: la vie et la mort. Et le parcours est fait de montées et de descentes, d'élan et de fatigue, d'avancées et de reculs, de mobilité dans un sens très large, et, pour arrêter quelque part, d'immobilité comme fin, *mort* dans un sens très précis (la mort de Paule, de Stéphane, de Shadow). Parfois, et non pas rarement, le fait de toujours reprendre le même chemin donne quelque chose d'hallucinant du côté de la perception:

Il [le boulevard] me semble faire à l'ouest et au nord de Paris une sorte de chemin de croix comme on en faisait à l'église dans mon enfance. Mais les stations, cette fois-ci, sont des portes. Des portes qui s'ouvrent vers

Paris, vers l'encombrement, les bouchons, et de l'autre côté vers la gigantesque banlieue. [...] Tout est à la fois mesquin et gigantesque, c'est Babylone, mais le regard ne peut se fixer nulle part. (*Le Boulevard périphérique*, p. 65)

Et ce parcours qui frise la névrose de par la déstabilisation de l'être déjà fragilisé par toutes sortes d'épreuves du parcours vital, enclenche, comme unique « bénéfice », la réflexion philosophique sur le sens de la vie, une réflexion amère, existentialiste, doublement affirmée, directement et indirectement⁷ : « Je suis poussé en avant, vers où ? Je suis poussé vers l'hôpital et la maladie. C'est là que l'on aboutit en ce lieu et en ce temps, je le ressens avec force » (*Ibidem*, p. 66).

Le roman ne contourne pas non plus une autre caractéristique majeure des personnages de Bauchau, en relation très serrée avec l'espace : l'errance. Paule suit un parcours erratique au propre comme au figuré, étant toujours restée à l'extérieur des repères. Née au Canada, mariée avec un européen qui voyage beaucoup et qui vit entre la Suisse et la France, éloignée de son enfant à la suite de sa maladie, se faisant soigner par plusieurs personnes qui doivent suivre leur train de vie (où seule la mère ne fléchit pas), Paule constitue, malgré sa position privilégiée dans la structure du récit, plutôt un prétexte pour la reconstitution d'un autre parcours identitaire, celui de Stéphane. Ils sont unis non seulement dans l'affection que leur porte le narrateur-personnage-témoin, mais aussi dans leur « chasse à la mort ».

Comme nous l'avons déjà précisé, le parcours identitaire ne suit pas une ligne isolée, il est intégré à un réseau qui permettrait de parler d'un parcours pluri-identitaire, car les évolutions des individus sont souvent liées les unes aux autres, conditionnées mutuellement. Dans la postface (intitulée *Lecture*) du recueil *Heureux les délirants* (1995), Geneviève Henrot avait remarqué avec finesse que « la rencontre de l'autre requiert un double mouvement vers le dehors certes (extra-version), mais aussi vers le multiple (démultiplication) » (Henry Bauchau : 1995, p. 348), dans l'effort du moi de fondre dans l'autre en vue d'une meilleure connaissance de soi. La rencontre de l'autre devient matière à connaissance et analyse dès que l'on s'avise qu'elle investit symboliquement l'espace à un haut degré. Pour illustrer cette idée, on rappelle que les premières évocations de Stéphane donnent à lire un espace (la montagne, le rocher), et quelques passions et coordonnées de l'individu (l'ascension, la varappe, la maîtrise des difficultés, le goût de la liberté) :

Chaque fois qu'il était libre il partait grimper dans les rochers qui par endroits bordent le fleuve [...]. J'ai appris qu'il était un excellent alpiniste et que les montagnes, rochers, glaciers étaient la passion de sa vie. Un jour il m'a proposé d'aller grimper avec lui. [...] Pour grimper il faut une pratique, un apprentissage, et tout de suite j'aime le faire avec lui. Je me rappelle cette voie, la première qu'il m'a fait faire. (*Le Boulevard périphérique*, p. 10)

On a pensé à un examen de la problématique de l'identité dans le contexte des espaces structurés d'abord selon un axe temporel : espaces du passé, espaces du présent. Ce premier critère (le critère temporel) permettra de suivre en un double sens l'évolution du narrateur dans sa triple posture narrative (narrateur, personnage, témoin), du présent vers le passé et du passé vers le présent, par l'intermédiaire d'un réseau interpersonnel très complexe, qui ouvre la voie d'amples discussions sur le dédoublement et la multipersonnalité⁸. Il y a, d'une part, le retour à l'image de Stéphane du temps de leur jeunesse, occasionné par la mort proche de Paule, par la contemplation de l'image de celle-ci au comble de sa souffrance et de son incapacité à prolonger la lutte pour la vie. L'image de Paule suscite aussi des réflexions philosophiques sur la vie, les limites, l'héroïsme de la vie quotidienne dans le cas de certains êtres, etc. On ajoute par la suite à cette archéologie de l'identité démultipliant la réflexion sur les réactions et le comportement des personnages féminins, plus enclins au dévouement, à la persévérance, à l'humilité de se placer au service de l'autre dans un sens très chrétien (la mère de Paule, pour le temps présent, mais aussi La Marguerite par exemple, pour les épisodes de la guerre et les souvenirs qui les réactualisent), ce qui débouche, une fois de plus, sur un glissement très spécial du réel au fictionnel, et du temps vécu (le présent à l'hôpital et sur les routes parisiennes) au temps raconté (le passé de la jeunesse combattante et de la Résistance). Pour rétablir l'idée de configuration, on constate que le présent exige une humilité à part, la disponibilité de se mettre au service des autres, il apparaît aussi comme temps du sacrifice (du menu sacrifice quotidien), tandis que le passé apparaît rétrospectivement surtout comme temps de l'initiation, incitant à une meilleure connaissance de soi par l'intermédiaire de la connaissance des autres, de leurs choix, silences et passions, tourments et/ou trahisons.

Un deuxième critère d'analyse de l'espace identitaire dans notre démarche reviendrait sur les poétiques bachelardiennes du clos et de l'ouvert, du chaud et du froid, de l'intime et de l'étranger. Pour fort

connues qu'elles soient, ces modalités d'approches ne peuvent pas être développées ici, mais elles pourraient sans conteste porter à d'importantes valorisations de l'espace chez Bauchau. Un exemple en serait la maison. Le roman met en scène plusieurs maisons, parmi lesquelles il y en a qui sont encore habitables, d'autres que l'on a quittées, la nouvelle maison dont rêve Paule et qu'elle ne verra jamais, etc. Cet espace essentiellement personnel, réunissant les valeurs de l'intimité, de la chaleur, de la sécurité, de l'unité familiale, de la stabilité, risque, dans ces temps de déstabilisation généralisée, de perdre certains de ses attributs majeurs. L'homme qui a quitté la maison de son enfance ressemble à un Adam chassé du paradis, sans chances de réhabilitation spatio-identitaire, condamné à porter avec lui dans toutes les autres demeures, un manque, un vide, un inaccomplissement.

Un troisième critère d'analyse et de classification des espaces qui conditionnent le parcours identitaire est d'ordre matériel, sans suivre, cette fois-ci, un cheminement bachelardien. On a distingué deux types d'espaces fortement connotés du point de vue de leur symbolisme : l'espace rocheux, de la matière solide, de la stabilité, et l'espace aquatique, celui de l'écoulement, de la destruction, de la disparition. Ces deux types d'espace reviennent systématiquement dans la construction du personnage central du récit (il ne tient pas seul cette position), Stéphane. Le premier, l'espace rocheux (la montagne) conditionne son évolution individuelle, et, ce qui nous semble être encore plus important, sa liberté. Le deuxième, l'espace aquatique, est, malgré une apparente valeur de souplesse et légèreté, chargé de valeurs négatives, comme la limitation, l'oppression, le piège, la décomposition, la mort. Ce n'est pas cette valorisation qui est neuve et qui surprend, mais la manière de doublement affirmer la dérade des valeurs : la façon dont le liquide contrecarre le solide, et, parallèlement, l'instabilité d'un temps injuste – les valeurs fermes d'un monde, hélas, déclinant. La tristesse de ce constat pèse sur toute la trame du roman et Henry Bauchau a vécu ce drame, comme écrivain témoignant de son temps, comme ancien combattant dans la guerre et la Résistance, mais aussi comme ami, père (beau-père), psychothérapeute, Homme.

Conclusions

Venu à 45 ans à la littérature (il publie en 1958 son premier recueil de poèmes, *Géologie*, et en 1966 le premier roman, *La Déchirure*),

l'écrivain n'a pas tardé et ne cesse de fournir au patrimoine littéraire francophone une importante et enrichissante contribution. Si *Le Boulevard périphérique* paraît en 2008, on rappelle que 2010 est l'année où Bauchau publie un autre roman, *Déluge*, comme preuve suprême d'une vie consacrée à l'écriture, d'un destin édifié sur les fondations du Sens, de la valeur artistique immanente au texte qui transcende le temps, moyennant quelques préoccupations majeures, parmi lesquelles celles qui portent sur le parcours identitaire, sur la construction de soi comme opération intégrée à un espace-temps soumis à son tour à l'idée de mouvance, de changement, de dynamisme, comme l'identité même.

Ce qui attache sans conteste dans son écriture, c'est la problématique de la relation, de la mémoire et de la quête identitaire, du parcours et de l'espace influençant, autrement qu'à l'époque réaliste ou naturaliste, existentialiste ou surréaliste, mais non sans rapport à un mal du siècle (qui change de forme avec le temps vécu), l'individu plus ou moins désabusé, vivant ses déchirures, apprenant le sens du transindividuel moyennant l'épreuve du je traversant le labyrinthe de l'existence. Ce livre qui interroge des douleurs d'ordre public et privé (principalement la guerre et la maladie, la souffrance et la limite) qui ont marqué l'existence de son auteur est un « monument qui exprime la reconfiguration de la mémoire dans une structuration imaginaire investie d'espoir, qui appelle au partage sur le plan de la sensibilité » (Duchenne *et alii* : 2008, p. 165).

Deux sont, dans le roman analysé, les espaces majeurs qui enclenchent le texte et qui, à la fois, (dé)structurent le parcours identitaire : l'hôpital et le chemin (le boulevard). L'enclos et l'ouvert, l'espace de la finitude et celui de la poursuite, de la renonciation et de l'espoir, de la mort et de la vie, du silence et de la parole. La double structuration est toujours présente, comme un témoignage renouvelé de l'irréversible fêlure de l'âme moderne, car on est tous, où que l'on se (re)trouve, comme le dit l'écrivain, des êtres mystérieusement éveillés à notre condition mortelle⁹.

Bibliographie

- Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Quadrige / PUF, Paris, 1994 (1957).
 Bauchau, Henry, *Heureux les délirants Poèmes 1950 – 1995*, Labor, Bruxelles, 1995.

- Bauchau, Henry, *L'Écriture à l'écoute*, Actes Sud, Arles, 2000.
- Bauchau, Henry, *La Déchirure*, Labor, Bruxelles, 1998 (Gallimard, Paris, 1966).
- Bauchau, Henry, *Le Boulevard périphérique*, Actes Sud, Arles, 2008.
- Bessière, Jean. *Le roman contemporain ou la problématique du monde*. Paris : PUF / L'Interrogation philosophique, 2010.
- Blanckeman, Bruno, Mura-Brunel Aline, Dambre Marc, *Le roman français au tournant du XXI^e siècle*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2004.
- Dahouda, Kanaté & Gbanou, K. Sélom (dir.), *Mémoires et Identités dans les littératures francophones*, L'Harmattan, Paris, 2008.
- Duchenne, Geneviève, Dujardin, Vincent, Watthee-Delmotte, Myriam, *Henry Bauchau dans la tourmente du XX^e siècle*, Le Cri / Biographie, Bruxelles, 2008.
- Forest, Philippe, *Le Roman, le Réel et autres essais*, Ed. Cécile Défaud, Nantes, 2007.
- Fosalau, Liliana (dir.), *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne*, Junimea, Iași, 2011.
- Mayaux, Catherine et Watthee-Delmotte, Myriam, *Henry Bauchau – Ecrire pour habiter le monde*, Presses Universitaires de Vincennes, « L'Imaginaire du texte », Paris, 2009.
- Morin, Edgar, *Le vif du sujet*, Seuil / Points, Paris, 1969.
- Ricœur, Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 2000.
- Ricœur, Paul. *Temps et récit*, tome III, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990.
- Watthee-Delmotte, Myriam, *Henry Bauchau*, Labor, Bruxelles, 1994.

Note

- ¹ Article réalisé dans le cadre du programme de recherche PN II - IDEI - « L'espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine », contrat no 218/2011, financé du budget d'Etat par l'UEFISCDI dans la période 2011 – 2014.
- ² Dans ce cycle de poèmes, *La Sourde Oreille ou Le rêve de Freud*, l'écrivain évoque pour la première fois la grande blessure que représente la guerre dans son existence. C'est pour cela que nous y renvoyons.
- ³ Henry Bauchau a travaillé comme psychothérapeute pendant la période 1951-1973, avec des intermittences, et parallèlement à l'activité d'écrivain. Il ne faut pas négliger le fait que la psychanalyse a eu une place importante dans sa vie, et sa psychothérapeute, Blanche Jouve-Reverchon (un des pionniers du freudisme en France) - un rôle décisif dans sa naissance à l'écriture. Il avait commencé une analyse avec Blanche Reverchon (La Sybille) en 1946.

- ⁴ Comme nous l'avons analysé dans *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne*, Junimea, Iași, 2011, pp. 355-370.
- ⁵ La conférence porte sur Philippe Jaccottet; *apud* Myriam Watthee-Delmotte, *op. cit.*, p. 20.
- ⁶ Selon Béatrice Bloch: « Textes où la subjectivité de l'auteur s'écrit par la traversée et le partage de la subjectivité de l'autre, à qui l'on enseigne l'écriture ou dont on partage les moments de vie », in Bruno Blanckeman, Aline Mura-Brunel, Marc Dambre : *Le roman français au tournant du XXI^e siècle*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2004, p. 55.
- ⁷ On a déjà illustré ce double régime de la parole chez l'écrivain dans le cas du mot « résistance ». C'est un fait qui mériterait d'être étudié de plus près, avec des bénéfices certains pour la poétique de l'écriture.
- ⁸ Comme les théorise Edgar Morin dans *Le vif du sujet*, Seuil / Points, Paris, 1969, p. 150-155. Il s'agit principalement du fait que « le moi apparaît non pas comme unité indivisible, irréductible, mais comme un système analogue à l'atome ; le noyau lui-même est constitué non pas par un corps premier, mais par un principe dualiste, autour duquel se disposent et s'incarnent alternativement des personnalités plus ou moins cristallisées... » ; *op. cit.*, p. 153.
- ⁹ En paraphrasant les derniers mots du roman.